Document généré le 24 avr. 2024 20:41

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Les pieds dans la boue

Catherine Girouard

Numéro 148, février 2016

La Rue

URI : https://id.erudit.org/iderudit/81155ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Girouard, C. (2016). Les pieds dans la boue. *Moebius*, (148), 121–124.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Catherine Girouard

Les pieds dans la boue

Je passais dans le coin et je me suis dit que je pourrais entrer, voir si vous auriez deux petites minutes à m'accorder ? Si vous n'êtes pas trop occupé, bien sûr. Sinon je repasserai plus tard, vous savez. Je sais, il n'est pas coutume d'arriver à l'improviste comme ça, sans rendez-vous... Merci, je serai bref. Merci beaucoup. Je m'assois ici, c'est ça ? Sniff. Merci encore. Non, je préfère garder ma mallette avec moi si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Votre bureau n'a pas beaucoup changé, toujours aussi joli. Quoique si j'étais vous, je remplacerais cette carte de Montréal par une mappemonde. Vous nous feriez voyager un peu, voyez-vous ? On se sentirait comme dans une agence de voyages. J'ai toujours aimé voyager, et vous ? Sniff. Pardon, je m'égare. Donc, je passais dans le coin et je suis venu vous voir en me disant que vous accepteriez peut-être de me donner une deuxième chance. Sniff. Excusez-moi, je suis un peu nerveux. Je suis un homme de peu de mots comme on dit, je n'ai pas l'habitude de faire ce genre de chose. Vous n'auriez pas un verre d'eau pour moi par hasard ? Sniff. Merci beaucoup.

Je vous disais donc que j'ai beaucoup réfléchi et remis mes objectifs en question depuis que j'ai claqué la porte il y a deux mois, vous vous souvenez ? Sniff. Bien sûr que vous vous souvenez. Je m'en excuse encore, vous savez. Je m'en trouve bien embarrassé. Sniff. Non, pas de mouchoir, merci. À ce moment-là, je croyais que ce n'était pas pour moi, ici. Je ne trouvais pas ma place au sein du groupe, vous comprenez. Je me sentais parfois comme un étranger autour de la table, au dîner. Sniff. C'est que j'ai un parcours plutôt particulier. J'ai eu toute une carrière avant

de me joindre à vous, vous savez. De grosses entreprises, de gros postes, de gros salaires, ça me connaît. J'ai alors cru que je pourrais bien m'en tirer en solo. Mais passé la cinquantaine, ce n'est pas facile de recommencer à zéro, finalement… Tenez, j'ai une copie de mon curriculum vitae si vous avez égaré la vôtre. Vous verrez, pour avoir vécu, j'ai vécu! Disons que j'ai plus d'une expérience derrière la cravate. D'ailleurs, celle-ci, c'est ma cravate porte-bonheur. Je la portais quand on m'a honoré au gala annuel de la Chambre de commerce. Oui monsieur! Sniff. Elle ne me quitte plus maintenant. Comme cet habit d'ailleurs. Fait sur mesure par le grand Philippe Dubuc. Sniff. Touchez, vous ne serez pas déçu. C'est mieux que du cachemire ça, vous savez. Et c'est du solide. Avec le temps, il n'y a qu'une petite déchirure ici, voyez-vous? Mais ce n'est presque rien, n'est-ce pas? Avouez que vous ne l'auriez pas remarqué. Sniff. Dieu que ça sent bon ici, quelqu'un fait réchauffer de la soupe? On jurerait celle de ma femme. De mon ex-femme, plutôt, nous ne sommes plus ensemble depuis quelques années déjà. Le temps passe si vite, vous savez. On se réveille un matin, on a vingt ans, le lendemain, on se marie, et le surlendemain, on regarde sa femme claquer la porte! C'est qu'elle n'a jamais supporté que ma carrière prenne autant de place dans ma vie. Elle disait que je versais toujours dans l'excès. Que voulez-vous? Pour moi, il n'y a pas de demi-mesure. Sniff. En fait, j'accepterais finalement le mouchoir que vous me tendiez tout à l'heure. Merci. C'est pour nettoyer ma chaussure, voyez-vous? J'ai dû mettre le pied dans la boue en chemin, encore une fois. Je suis navré de me présenter à vous ainsi. Difficile de se promener en ville sans se salir, n'est-ce pas? On s'assoit un moment pour reprendre son souffle et voilà qu'une voiture vous éclabousse. La ville est dure. De plus en plus dure. Les gens passent devant vous sans vous considérer. Même moi, qui ne suis pas des plus discrets de par ma forte stature, on ne me voit plus. On me bouscule pour ne pas rater le métro. On détourne rapidement le regard si par mégarde on croise le mien. On feint l'indifférence. C'est à la mode de nos jours, l'indifférence. Ainsi, on ne se commet pas, on ne risque pas d'être importuné. Je retournerai à la campagne, un jour. Pas la campagne trop éloignée avec les

vaches et les cochons, mais la petite campagne, du genre banlieue, mais plus verte que la nouvelle banlieue. Et il y aura une rivière derrière ma maison. J'ai déjà vécu près d'une rivière. J'aimerais bien retrouver ce bruit qui berçait mes rêves plutôt que celui de la ville. C'est à vous rendre fou la ville, je vous le dis. Au fait, vous préférez que je vous vouvoie ou pas ? On ne sait jamais, vous savez, quand on s'adresse à plus jeune que soi. Vous devez avoir quoi, trente-cinq ans tout au plus ? Une belle carrière devant vous, je vous le dis. Des enfants ? Moi, j'ai une fille, regardez. Je conserve toujours sa photo contre mon cœur. Elle a à peu près votre âge, un peu plus jeune peut-être. Cette photo a été prise le jour de sa collation des grades. Regardez son sourire. Elle a changé depuis ; ses cheveux sont un peu plus courts et elle porte des lunettes. Mais elle a toujours ce même sourire. Je ne l'ai pas vu depuis que j'ai quitté l'équipe, vous savez. Elle était si fière de moi quand j'étais ici. C'est donc un peu pour elle que je viens vous voir aujourd'hui. Je veux retrouver ce sourire. Et j'en ai vraiment marre d'avoir les pieds dans la boue, si vous voyez ce que je veux dire. Sniff.

Il semblait à Jean qu'il avait tout dit. Peut-être trop, même. Il regretta aussitôt d'avoir parlé de la déchirure de son habit (de quoi j'ai l'air maintenant ?) et de son ex-épouse (pourquoi dois-je absolument parler d'elle dès que j'ouvre la bouche ?). Et avait-il été indiscret en interrogeant le jeune homme sur son âge et sa famille ? Sans plus attendre, son interlocuteur se leva.

— C'est un plaisir de vous revoir Jean. Vous nous avez manqué. Vous êtes toujours le bienvenu dans l'équipe.

Jean resta silencieux. Il ne savait s'il était ému ou gêné par cet accueil à bras ouverts. C'est qu'il avait frappé son Waterloo plus d'une fois au cours des derniers mois. Il s'était donc préparé une réplique parfaite en cas de refus sans même envisager un autre scénario. Jean se leva à son tour, rassembla toute l'assurance qui lui restait et serra vigoureusement la main tendue sous son nez.

— Merci, déglutit-il.

D'une paume moite, il glissa la brochure de règlements de la maison de désintox dans sa poche, tout près

de la photo de sa fille. Il sortit du bureau de l'intervenant, dissimulant comme il pouvait le léger tremblement de ses genoux. Jean avançait lentement, sa mallette collée à la poitrine, tel un bouclier. Il prit le chemin de la cafétéria, espérant qu'il resterait au moins un bol de soupe pour son estomac vide.